

Colette Pouey
Francis Michelena

CARNETS D'HISTOIRES

Apitxi mon héros !

Du Front aux frontons

Avant propos

Ce récit repose sur les souvenirs d'enfance de Francis Michelena : « Il faut que tout soit écrit », l'idée l'obsède et le met en marche. Il en parle autour de lui, racontant sans relâche les moments lumineux vécus à *Gaineko-Etchea*, avec une mention spéciale pour le lien avec son grand-père, Apitxi, et cet épisode fameux du lancer de grenades au joko-garbi.

L'histoire fait son chemin à la recherche d'un médium, cet intermédiaire entre le narrateur et le support technique de diffusion : le livre.

Apitxi, mon héros ! est la somme d'une volonté de raconter, d'un plaisir d'écrire, et d'une intuition d'éditeur.

Ces mots pour exprimer ma gratitude envers Francis Michelena qui m'a offert ces trésors d'enfance, ces souvenirs du berceau des Aldudes avec Pierre Oteiza, ces grands voyages à Verdun et en Amérique, la fulgurante aventure du lancer de grenades au joko-garbi sur le front de la Première Guerre mondiale avec Chiquito de Cambo.

Vous avez accepté que votre histoire soit la genèse d'un roman.

Merci pour votre confiance.

Vivre Verdun

■ Bayonne dort à mes pieds. Un arc de réverbères marque la frontière entre la terre et l'Océan. Les crêtes des montagnes se devinent sur un ciel à peine bleuté, les flèches de la cathédrale Sainte-Marie seront bientôt visibles.

À l'aplomb de la grue de chargement de Maisica qui m'offre cette si belle vue, le navire à quai est destiné à l'Irlande. Le prochain partira aux Pays-Bas. Un vaste monde comparé au mien !

Je suis un amoureux de ma terre ! Quelques hectares sur les collines d'Ustaritz, autour de la maison familiale *Gaineko-Etchea*, dans le quartier d'Arrauntz. J'y fais pousser du maïs, y élève des brebis ; mon frère Michel s'occupe du potager ; des volailles s'ébattent en contrebas de la ferme. L'existence de notre maison est attestée depuis 1813 ! Je me régale d'en passer le seuil comme le firent mes parents, grands-parents, arrière-grands-parents !

En attendant que démarre le chargement de maïs, ma pensée navigue dans les images de la Première Guerre mondiale. Voilà quatre années que les

reportages se succèdent dans les journaux et à la télévision.

J'ai envie d'aller à Verdun ! L'autre soir, après avoir nourri les animaux, je suis monté dans la chambre de notre grand-père Apitxi, j'ai ressorti ses médailles et son carnet de dessins pour les regarder. Encore. Le moment est propice ; telle fut ma conclusion en fermant la porte derrière moi ! Pourquoi ? Demande-t-on à un fruit pourquoi il se détache de l'arbre ? Parce qu'il est mûr ! Eh bien voilà, disons que l'amalgame entre les récits dont mon grand-père a peuplé avec délices mon enfance et tous ces documentaires sur la guerre de 1914-1918 est arrivé à maturité ! Et je partirai en train comme le fit le jeune Martin Michelena, vingt-deux ans. Futur Poilu, futur père de famille, futur grand-père admiré pour toujours !

Vibration du convoyeur ! Je ferme temporairement le livre Verdun-Apitxi et me concentre sur l'hypnotique jet jaune auréolé de poussière blanche (l'amidon) s'engouffrant dans les cales du bateau qui doivent être couvertes uniformément afin de préserver l'équilibre du navire.

J'observe les passagers autour de moi. Livres, magazines, écouteurs, tablettes. Je monte rarement dans un train et n'ai emporté aucun de ces passe-temps ! Simplement mon quotidien du matin plié en quatre dans un sac de strict nécessaire. Je ne pars ni en vacances, ni en voyage d'affaires, mais pour « raison familiale » ; deux petits mots que je coche sur le document d'enquête distribué par une sou-

riante hôtesse de la SNCF. Cela me frustre de contenir mon projet en deux mots ! J'aurais tant à dire à propos de ce voyage !

J'hésite à prendre déjà mon sandwich. Il n'est que midi, cependant mon estomac a des habitudes d'heure fixe ! Les bruits de papiers autour de moi se multiplient, je serai certainement le seul à déballer un en-cas maison enroulé dans une feuille d'aluminium ! Mes voisins ont des poches de chips et des casse-croûte tout droit sortis d'une usine. Heureusement j'ai été sobre dans la composition de mon déjeuner : des tranches de jambon Kintoa, un peu de beurre sur le pain, et une pomme pour dessert. Les lamelles d'oignons mélangées à du maque-reau en boîte auraient incommodé le wagon ! Et je ne parle pas du fromage de brebis ! On n'est plus sur ces saveurs-là !

Après le repas, sur invitation d'une voix suave diffusée à plusieurs reprises depuis notre départ, je vais boire mon café au wagon-restaurant. Je m'attendais à de l'eau chaude versée sur une poudre lyophilisée, mais non. Le bar est doté d'un percolateur, et je savoure un expresso meilleur que chez moi en regardant défiler les pins et blondes étendues landaises, propices à une petite sieste.

Je pense à toi, Apitxi. Tu m'as involontairement poussé à monter dans ce train. Tes paroles me guident. Je fouille le présent, désireux d'y découvrir des parcelles de tes récits pour te sentir vivre dans tes vingt-deux ans, dans ta tranchée, approcher ces lieux inlassablement narrés : « Apitxi, encore une histoire », phrase magique ! Je m'entends la prononcer le soir, quand je rentrais dans ta chambre pour te sou-

haïter bonne nuit. Insatiables nous étions, je le suis toujours. J'aime écouter et je pense avoir gardé de toi le plaisir de raconter.

Bayonne-Bordeaux, le tracé de la voie ferrée n'a pas changé depuis ton voyage de 1914 à destination de l'Est de la France. Mobilisé pour le régiment le 1^{er} octobre 1913, la déclaration de guerre t'impose un aller Bayonne-le Front. Retour ? Le 19 août 1919 ! Cinq années, dix mois et dix-sept jours d'une précieuse jeunesse !

À Bordeaux, nous franchissons la Garonne sur un nouveau pont en béton parallèle à celui d'Eiffel qu'utilisa ton train lent et bruyant. Parallèle. L'idée me retient. Rails, voies, ouvrages d'art, mon présent, ton passé en parallèle ! J'observe à la ronde et compare avec tes récits ou ce que je sais de ton époque. J'ai l'impression de mieux mesurer l'épaisseur du temps en énumérant toutes ces différences techniques, jusqu'à la saveur du café et la nature des sandwiches ! J'ai toujours été comme ça, dans le détail. Et le moindre d'entre eux m'occupe des heures ! Je tamise les idées, les situations, les récits, les projets jusqu'à obtenir une conclusion satisfaisante.

J'entreprends ce voyage à Verdun à l'issue d'un tamisage et d'une mise en parallèle qui ont duré quatre années ! À cause des commémorations de la Première Guerre mondiale. Au début, en 2014, j'ai suivi les reportages télévisés avec une idée derrière la tête : te voir ! Pourquoi n'aurais-tu pas été sur l'une de ces photographies, dans l'un de ces documentaires ? Rapidement, cette recherche a laissé place à une navigation entre les souvenirs de tes récits et les reportages diffusés : les armes, les bruits, les

éclats, les blessures indicibles, les peurs, les accusations de trahison, les rébellions, l'organisation de la vie dans les tranchées, les menues activités pour tuer le temps... Lorsque tout cela a cessé, en 2018, je suis resté sur ma faim ! J'en fus le premier surpris, n'étant pas un passionné de guerre comme certains qui collectionnent images, maquettes, vêtements, armes ! Le sujet s'est mué en idée fixe : vivre Verdun !

Grâce à cette ligne à grande vitesse contournant Paris, plus de passage par la capitale, de changement de gare, de crainte de rater la correspondance ! Et j'arrive aux portes des champs de bataille en début d'après-midi, alors que tu avais roulé plus de deux jours, si mes souvenirs sont exacts.

J'ai réservé une chambre à Verdun dans un hôtel modeste. Hors de question de loger comme un prince en pensant à tes nuits boueuses ! Je louerai une voiture pour mes déplacements entre les « lieux de mémoire », ainsi désigne-t-on aujourd'hui ce que tu nommais front, Enfer, borborygmes...

Je parcours Verdun à pied. J'aime prendre, de mon pas, la mesure des lieux. Surtout après un voyage à 300 km/h ! La ville est intimement mariée avec la Meuse, dotée d'une forteresse Vauban... comme Bayonne !

J'ai récupéré mon véhicule de location. Demain, je partirai tôt.

J'aime l'aube au point qu'elle est mon réveil naturel. Pressé d'aller voir là-bas, hors les murs tant convoités de Verdun, j'engloutis mon petit déjeuner et démarre la voiture. Direction : le théâtre des opérations devenu une vaste forêt plantée après la bataille ! À l'entrée de celle-ci, des panneaux : pas de pro-